

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le *Figaro Littéraire* du 27/03/1997

ALFRED GROSSER : LE SIECLE ÉPINGLÉ

Une dactylo, un typo ou l'auteur lui-même ont laissé passer dans le dernier ouvrage du germaniste Alfred Grosser, professeur à Sciences po, une merveilleuse coquille qu'il faudra absolument conserver lors d'une prochaine et souhaitable réédition : il y est question en effet, en un récit de jeunesse, des endocrinologues (sic). C'est bien sûr endocrinologue qu'il faut lire, à propos d'un médecin-spécialiste jadis ami de l'auteur ; mais le « mot valise » relatif aux endocrinologues mérite de passer à la postérité, car c'est bien à ce genre de doctrinaires, sûrs d'eux-mêmes, que le texte de Grosser s'attaque, et les quelque deux cents pages de ces Mémoires sont comme un long dîner de têtes, je veux dire de têtes de Turcs. Cela commence, mais oui, par François Mauriac que pourtant Grosser aime bien... et qu'il châtie bien : Mauriac en 1959 voulait en effet sinon nous endoctriner, du moins nous convaincre absurdement que la jeunesse allemande de ce temps-là se composait de nazis furieux, « antisémites comme aux plus beaux jours »...

Le sottisier collectionné par Grosser continue avec deux présidents de la République, Auriol et de Gaulle, l'un tenant le leader socialiste allemand Schumacher, pourtant ancien déporté antinazi, pour un Prussien recuit, voire un Hitler de gauche (sic) ; l'autre ne pouvant s'empêcher, en RDA, de repérer la Prusse éternelle à chaque coin de rue, avec les connotations négatives qui environnent chez nous ces Prussiens depuis 1870. Les gauchistes allemands, eux aussi, ont droit à leur paquet : l'un d'entre eux, horrifiant notre germaniste, trouvait l'inoffensive RFA, quant aux libertés,... pire que la Tchécoslovaquie stalinienne. Elie Wiesel, pour sa part, est l'une des plus respectables « vaches sacrées » de notre temps : le maître Alfred, néanmoins, ne se gêne pas pour lui river son clou, en raison des propos peu aimables que Wiesel a tenus sur les jeunes Allemands, lors de la chute du Mur.

Au passage, le mémorialiste se paie aussi la tête de ses collègues germanistes du milieu du siècle qui eussent voulu de lui une thèse sur le génitif en Saxe au XIIe siècle au lieu du livre qu'il a réellement produit sur l'Allemagne adénauérienne. Les médias allemands, qui, aujourd'hui encore, appellent la France « la grande nation » (aimable manière de nous rappeler la défaite de 1940) et qui, autre amabilité, décrivent toujours le gouvernement Juppé comme Konservativ-bürgerlich (conservateur-bourgeois), ces médias-là ne sont pas non plus épargnés dans Une vie de Français. Mais les fléchettes parties de ce livre pleuvent indifféremment sur les deux rives du Rhin.

L'universitaire français Georges Castellan, qui fut pendant des lustres le chantre de l'heureux socialisme de la RDA, encore elle, est cloué au pilori, cependant que Jean-Pierre Chevènement se voit reprocher d'avoir identifié la chute du Mur, encore lui, à une défaite de l'Europe de Jacques Delors. François Mitterrand, de son côté, se fait épingler pour l'affaire de l'Observatoire, et Jean-Paul Sartre pour cause de stalinisme pâteux : Grosser ne se gêne pas pour dire son fait au mausolée de Jarnac, et pour mitrailler, opération sans risques, le corbillard idéologique qui conduit les derniers sartriens à leur ultime demeure. Le malheureux Mitterrand se fait du reste copieusement rosser par ailleurs, du fait de son soutien à la Hongrie communiste et en raison de ses critiques contre les comportements antilibéraux de Bonn, alors que le même « François » oubliait tout à fait l'absence des libertés à Berlin-Est.

On se demande du reste pourquoi Grosser se croit obligé de nous dire qu'il a voté deux fois pour le prédécesseur de Jacques Chirac, en 1981 et en 1988. Notre germaniste, c'est vrai, réussissait ainsi à conserver une virginité de gauche, tout en brandissant ses foudres contre une Mitterrandie qu'il n'aimait guère. Jean Genet fait-il sottement l'éloge des redoutables terroristes de la Fraction armée

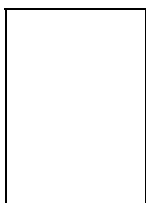
rouge de RFA, Grosser réagit aussitôt avec vivacité contre Genet, au risque de s'attirer quelques algarades du côté d'un grand journal du soir auquel il collabore ou collaborait de temps à autre.

Les attaques vitrioliques de Grosser vont du reste très au-delà des questions de personnes : il remet même en cause des institutions bien établies, comme la sacro-sainte mémoire, cette manie de notre temps, à laquelle il règle son compte une bonne fois, vieil homme en colère qui ne peut plus voir en peinture « les fabricants de mémoire collective, déformant et mutilant les réalités historiques ». Alors, un racket, la mémoire ? Non, bien sûr, mais il va sans dire que si, selon l'un de nos écrivains, l'épopée, c'est l'histoire écoutée aux portes de la légende, l'Histoire, elle, c'est la mémoire écoutée aux portes de la critique. Quant à la mémoire non critiquée, non autocritiquée, c'est maintes fois du vent, trop souvent du ronron de magnétophone. Les « Mémoires », en revanche, écrits, travaillés, réfléchis, comme ceux de Grosser, de J.-F. Revel, c'est une autre affaire, et de haut niveau.

Nouvelle cible, chère à Grosser : l'antiaméricanisme bien de chez nous. Le Français moyen adore l'Amérique (les États-Unis) parce que ses ancêtres à lui l'ont sauvée au temps de La Fayette ; il la déteste d'autre part, cette Amérique, parce qu'elle nous a aidés au temps du plan Marshall. Ce Français moyen, ajoute Grosser, fait penser à M. Perrichon, lequel bénit l'un de ses futurs gendres qu'il a soi-disant sauvé de la mort, et qui maudit l'autre gendre prospectif... parce que celui-ci s'est mis en quatre pour l'aider, lui, Perrichon.

Grosser encore : la frénésie de la signature et les intellectuels pétitionnaires le font rire aux larmes. Pour un peu, il reprendrait à son compte la définition qui court les rues, un « intellectuel » (entre guillemets, certes), c'est « quelqu'un qui signe des pétitions et des livres, et qui montre sa frimousse à la télé ». Alain Besançon, plus simplement, dit volontiers : Je ne signe pas de pétitions, donc je ne suis pas un intellectuel. Grosser, lui, par ailleurs, s'en donne à cœur joie sur Boulez (« Lulli, lui, au moins, composait »), sur Mesguich, qui a introduit Einstein, Marx et Freud, pas un de moins, dans le Lorenzaccio d'Alfred de Musset ; sur Marguerite Duras, romancière parfois talentueuse, mais qui n'en torturait pas moins des collabos ou soi-disant tels à la Libération ; sur Attali, qui, dans son best-seller, intitulé 1492, fait de Burgos un port de mer, met Milan dans le Piémont, et fait naître à Nuremberg un certain Gutenberg, en réalité natif de Mayence, comme chacun sait.

En revanche, le secrétaire perpétuel de l'Académie française est épargné, et même élogieusement cité par notre auteur. Grosser aurait-il la fièvre verte ? Serait-il candidat à un fauteuil parmi les quarante ? Après tout, il n'y ferait pas mauvaise figure. Septuagénaire irrespectueux, il ne se gêne pour ou contre presque personne en dépit d'une générosité congénitale. Il se veut ringard, autrement dit personnage démodé, âgé, qui peut se permettre de dire tout ce qu'il pense ; mais ringard aussi au sens du substantif : un ringard, c'est une tige de fer qui sert à attiser le feu, à dégraisser la grille, à retirer les scories. Le feu de la satire, la crasse des simplismes, les scories de l'incohérence : bref, toutes sortes d'activités auxquelles s'emploie volontiers notre homme, maniant à toutes forces le ringard de la critique ; s'armant d'un fer rouge pour mieux cautériser les plaies ouvertes.



Alfred Grosser : ses « Mémoires » attisent le feu de la satire.
(Photo Louis Monier.)
